

La notion de langue nationale: où la théorie manque et la langue déborde

Eni ORLANDI

Université de Campinas

Résumé:

Nous étudions le discours sur la langue au Brésil à partir des grammaires produites par des grammairiens brésiliens, en considérant le fait que le Brésil est un pays qui a subi le processus de colonisation. Júlio Ribeiro (1881), João Ribeiro (1887), M. Pacheco da Silva (1878), M. Pacheco da Silva et B. Lameira de Andrade (1887), sont des grammairiens brésiliens qui écrivent des grammaires au Brésil pour des Brésiliens et qui, entre autres, participent à la construction de l'État brésilien, dans son unité et dans son identité (Langue / Nation / État). Le processus de grammatisation brésilienne du portugais constitue un savoir sur la langue et ses singularités et il contribue à l'historicisation de la langue sur le territoire national brésilien. Par ailleurs, des disciplines de la linguistique – comme le comparatisme, la dialectologie, la sociolinguistique variationniste – ont fourni d'importantes contributions pour l'analyse et la compréhension des relations entre langues dans d'autres contextes historico-politiques. Ces théories et leur terminologie permettent de montrer le changement entre une forme latine et la forme d'une langue romane. Cela devient plus complexe néanmoins lorsqu'il s'agit du rapport entre les formes de langues de colonisation (portugais / brésilien; espagnol / hispano-américain, etc.). Des notions très productives dans d'autres situations linguistiques que celles de la colonisation – comme changement, dialecte, par exemple – sont assez polémiques quand il s'agit du rapport entre les langues du colonisateur et du colonisé. L'usage de ces notions ne donne aucune visibilité à des faits de langage résultant de heurts propres au processus de colonisation. Le cas brésilien met spécifiquement en jeu le rapport de la langue portugaise à des centaines de langues indigènes, aux langues africaines, à celles de l'immigration, à partir du XIX^{ème} siècle, et à celles des frontières.

Mots-clés: discours sur la langue, langue brésilienne, langue portugaise, langue(s) et nation(s), langue nationale, colonisation, changement linguistique, vices de langage

«Changer un de nos vocables, une de nos inflexions, pour un autre de Coimbra, c'est altérer la valeur des deux, au prix d'uniformités pleines d'artifices et trompeuses».

(Ribeiro [João] 1933, p. 9)

INTRODUCTION

Dans cet article nous nous proposons de comprendre le statut de la notion de «changement» quand il s'agit de l'histoire d'une langue de colonisation, comme l'est le portugais, en prenant en compte l'histoire des idées linguistiques au Brésil, par rapport au Portugal.

Nous pourrions commencer cet article de bien des manières. En nous référant à la linguistique historique qui dès la fin du XVIII^{ème} siècle, en observant que les langues se transforment avec le temps – histoire et chronologie étant liées –, considérait que le changement des langues n'est pas seulement dû à la volonté consciente des hommes, mais également à une nécessité interne (cf. la différence entre *emprunt* et *héritage*), et que le changement linguistique est régulier et respecte l'organisation interne des langues (A.R.J. Turgot et J.C. Adelung). C'est seulement si la différence est régulière qu'on la considère comme un changement. On cherche la régularité parmi les composantes grammaticales, mais on prend en compte également les composantes phonétiques. Le succès le plus important de la linguistique historique est d'ailleurs dû à l'établissement des «lois phonétiques». Comme nous le savons, on considère l'œuvre de F. Bopp (1816) *Système de conjugaison en sanscrit comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique* comme l'acte de naissance de la linguistique historique. Les études qui sont ici en jeu ont pour nom études de grammaire historique comparée, ou comparatisme. S'en distinguent les frères F. et A. Schlegel, J. Grimm, A. Schleicher, R. Rask et bien d'autres. La méthode comparative l'est dans le sens où elle établit une comparaison entre des langues pour retracer leur parenté, présentant les ressemblances comme des transformations naturelles d'une même langue mère. C'est une comparaison d'éléments grammaticaux.

Il n'est pas sans intérêt d'observer la thèse du déclin des langues. Le pessimisme dont font preuve les comparatistes vient du fait que les lois phonétiques détruisent progressivement l'organisation grammaticale de la langue. L'état le plus ancien est le véritable état, du point de vue grammatical, par rapport au nouveau. Ce qui nous conduit à dire que l'on a soit l'ordre, c'est-à-dire, la langue, soit le chaos. Les comparatistes ne pouvant pas penser que les langues, en se transformant, créent de nouvelles organisations. D'un point de vue théorique, cela vient du fait qu'ils considèrent la

langue comme un instrument de communication. Selon O. Ducrot et T. Todorov¹, les lois phonétiques auraient justement pour cause la tendance au moindre effort, qui sacrifie l'organisation grammaticale au désir d'une communication simplifiée.

Un autre aspect auquel il convient de nous intéresser est le fait que l'on étudiait des changements que l'on expliquait non pas par les détails, mais en traçant les grandes lignes de l'évolution.

Au milieu du XIX^{ème} siècle apparaissent les néo-grammairiens, qui cherchent à introduire dans la linguistique les principes positivistes, lesquels vont avoir beaucoup de succès dans la science et dans la philosophie contemporaines: la grammaire doit être explicative (elle doit non seulement décrire, mais trouver des causes); l'explication doit être de type positif: on se méfie à présent des grandes explications philosophiques, on leur préfère des causes vérifiables dans l'attitude des sujets parlants qui transforment la langue en l'utilisant; on étudie les changements sur des périodes de courte durée; les causes sont articulatoires (physiologiques), psychologiques (analogie); l'explication ne peut être qu'historique (évolution). Les théoriciens appartenant à cette tendance sont G. Curtius, H. Paul, ainsi que K. Brugmann.

1. LA SOCIOLINGUISTIQUE

Venons-en au XX^{ème} siècle, à des auteurs comme U. Weinreich, W. Labov et M.J. Herzog et leurs *Fondements empiriques pour une théorie du changement linguistique*².

À première vue, ce qui ressort est que les études des changements concernent ici des sociétés complexes, autrement dit, ces études se basent sur des situations que l'on observe dans les groupes urbains. Ce travail résulte de la confluence des recherches empiriques de trois auteurs: études linguistiques du contact en situation de bilinguisme (Weinreich), d'interaction dialectale (Herzog), et d'investigations de la réalité sociolinguistique urbaine (Labov).

Comme on pouvait s'y attendre, en sociolinguistique, et sans grande nouveauté puisque ceci était déjà pris en compte par les néo-grammairiens, les auteurs vont considérer que le changement linguistique n'advient pas seulement à cause de facteurs internes, mais comporte également une motivation sociale. Rompant avec la posture théorique des néo-grammairiens, fondée sur l'homogénéité, la langue apparaît comme un phénomène (un fait?) caractérisé par l'hétérogénéité ordonnée. La langue est une réalité intrinsèquement variable. Ce qui signifie qu'il faut accepter que la maîtrise des structures hétérogènes des locuteurs n'a rien à voir avec le multidialecte-

¹ Ducrot, Todorov 1972.

² Weinreich, Labov, Herzog 1968.

tisme, ni avec la «simple performance»: l'hétérogénéité ordonnée est constitutive de la compétence linguistique monolingue. Nous voudrions ici arrêter notre attention sur le fait que la notion d'hétérogénéité ordonnée est liée à la notion de compétence.

La systématité du changement se retrouve dans de nombreuses théories.

Quelque chose nous paraît cependant digne d'être souligné. Les auteurs se demandent toujours comment comprendre la mise en œuvre des changements, bien qu'ils partent, comme ils disent, de phénomènes vérifiables, empiriquement vérifiables. Empiriquement vérifiables, après que ledit «fait» a été suffisamment caractérisé dans le schéma théorique qu'ils construisent, et dans lequel l'hétérogénéité ordonnée de la compétence, dans le cas de Weinreich, Labov et Herzog, constitue la priorité absolue. Ce qui nous permet de penser qu'il y a surdétermination de la compétence par rapport au social. Et l'histoire, lorsqu'elle apparaît, est une histoire chronologique, évolutive. D'une façon générale, nous pouvons dire que ces auteurs de sociolinguistique s'inscrivent dans les grandes lignes des théories, ou de la théorie dominante de l'époque: le générativisme. Ils se préoccupent des universaux, visent l'explication et pas seulement la description, l'étude de modèles productifs en conflit. Ils étudient la coexistence de systèmes dans une même communauté et à l'intérieur d'un même individu, autant dans la perspective synchronique (alternance de styles) que diachronique (concurrence entre les formes). Le changement a lieu dans la mesure où un locuteur apprend une forme alternative, dans le temps où deux formes sont en contact à l'intérieur de sa compétence, et lorsque l'une d'elles devient obsolète. Les facteurs linguistiques et sociaux apparaissent dans cette théorie intimement entrelacés dans le développement du changement linguistique. Ils font également référence à «plusieurs styles». Toujours selon ces auteurs, la structure linguistique en mutation est elle-même enchâssée dans le contexte plus large de la communauté de parole, de sorte que les variations sociales et géographiques sont des éléments intrinsèques à la structure. Allons plus loin encore: dans le développement du changement linguistique, nous rencontrons des structures linguistiques inégalement enchâssées dans la structure sociale; et dans les étapes initiales et finales du changement, il peut y avoir très peu de corrélation avec des facteurs sociaux.

Ainsi, la tâche du linguiste n'est pas tant de démontrer la motivation sociale d'un changement que de déterminer le degré de corrélation sociale qui existe et de montrer comment cette corrélation pèse sur le système linguistique abstrait.

Il nous faut en arriver à F. Tarallo³ pour lire en toutes lettres qu'aucune langue n'est statique et qu'on ne peut pas séparer diachronie et synchronie. Il fait l'exercice d'aller du présent vers le passé, et vice versa.

³ Tarallo 1990. F. Tarallo est un des plus importants sociolinguistes du Brésil, disciple de Labov.

Et même si Tarallo⁴ affirme que Labov *et alii* ont laissé de côté le dilemme entre penser la linguistique historique au sens fort (selon lequel on vise à prédire le changement) ou au sens faible (se borner à affirmer qu'il y a toujours des altérations), il nous semble que ce que dit Labov signale toujours le désir qu'a le linguiste de prédire le changement:

«Ainsi, un tableau comme celui que Labov présente à la page 303 de l'article nous indique quand nous devons attendre, avec une plus grande précision, avec un certain degré d'assurance et de certitude, la manière dont le système phonologique se comportera durant son propre changement»⁵.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de rappeler le texte de M. Pêcheux⁶ où il est dit que la rupture, pour devenir réelle, dépend de sa résonance dans l'histoire. Et qui peut garantir cela?

De plus, si l'on reprend un texte qui se répète sans cesse – ce qui pour nous est un argument en faveur de la variation et au détriment du changement – on peut lire: «En fin de compte, si une langue doit être structurée pour fonctionner efficacement, comment les gens peuvent-ils continuer à parler alors que la langue passe par des périodes de moindre systématité?»⁷

On ne peut manquer d'observer que, dans l'autre perspective, la perspective discursive, il n'y a pas de «périodes de moindre systématité». La langue est *tout le temps* sujette à failles, à équivoque. Encore selon Pêcheux⁸, il y a des énoncés logiquement stabilisés et il y a des énoncés sujets à équivoque. Et la relation qu'ils entretiennent n'est pas une relation de stricte séparation.

Mais laissons un temps à la réflexion avant de parler de la perspective de l'analyse du discours et sa définition de la langue, de l'historicité, de la mémoire, de la polysémie. Observons pour le moment quelques auteurs brésiliens qui parlent de la langue, de la grammaire, des curiosités, des difficultés, des vices du langage, des brésilianismes.

⁴ Tarallo 1990, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 74.

⁶ Pêcheux 1982.

⁷ Weinreich, Labov, Herzog 1968, p. 87.

⁸ Pêcheux 1990a et 1990b. Ce texte a été publié d'abord au Brésil (Pêcheux 1990a) dans sa traduction *Discurso: estrutura ou acontecimento?* (Campinas: Pontes). La même année, il a été publié dans le livre de D. Maldidier *L'inquiétude du discours – textes de Michel Pêcheux* (Pêcheux 1990b).

2. NOS AUTEURS ET LA LINGUISTIQUE HISTORIQUE

Nous prendrons seulement quelques-uns de nos auteurs brésiliens: M. Pacheco da Silva Jr.⁹ et B.P. Lameira de Andrade¹⁰, J. Ribeiro¹¹, E.C. Pereira¹². Les trois premiers sont des auteurs du XIX^{ème} siècle, moment décisif de la grammatisation de la langue que l'on parle au Brésil. C'est un moment de production de grammaires par des Brésiliens pour des Brésiliens, construction d'un savoir linguistique qui n'est pas le seul reflet du savoir grammatical portugais:

«Avec l'indépendance du pays et la proclamation de la République, il ne suffit pas que le Brésilien sache sa langue, il faut qu'il en prenne conscience et se représente ce savoir. La grammaire est le lieu où ce savoir socialement légitimé est rendu visible. Par le geste de déplacer vers le territoire brésilien le processus de grammatisation – même si la grammaire continue de s'appeler grammaire portugaise (et non brésilienne) – le grammairien brésilien déplace l'autorité de dire "comment est cette langue"»¹³.

Le dernier auteur cité plus haut, Eduardo Carlos Pereira (sa *Gramatica Expositiva*¹⁴, publiée à 1904, a eu 102 éditions) nous sera surtout utile pour faire quelques observations relatives à la question de l'enseignement et de la place de la grammaire historique.

2.1. PACHECO DA SILVA ET SA GRAMMAIRE HISTORIQUE

Pour commencer, prenons Pacheco da Silva (1842-1899) et sa *Grammaire historique de la langue portugaise* [*Grammatica Historica da Lingua Portuguesa*], publiée à Rio de Janeiro en 1878. Il est en outre indiqué qu'elle fut publiée à l'usage des élèves de 7^{ème} année du collège impérial de Pedro II, des écoles normales, et de tous ceux qui étudient la langue nationale. Une épigraphe ne saurait manquer d'attirer notre attention: «Pour bien connaître l'organisme, force est de connaître l'origine et la transformation de ses éléments»¹⁵.

⁹ Pacheco da Silva 1878.

¹⁰ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887.

¹¹ Ribeiro (João) 1921 et 1927.

¹² Pereira 1907.

¹³ Auroux, Orlandi, Mazière 1998, p. 5.

¹⁴ Pereira définit comme suit la grammaire «expositive» (explicative) portugaise: c'est une «exposition méthodique des règles concernant l'usage correcte de la langue portugaise», tandis que la grammaire «expositive» (explicative), descriptive ou pratique est celle qui expose ou décrit méthodiquement les faits actuels d'une langue déterminée (Pereira 1907, p. 20). Cette grammaire de Pereira était destinée à l'école (cf. Orlandi 2002).

¹⁵ Il s'agit de l'épigraphe de son livre *Grammaire historique de la langue portugaise* (Pacheco da Silva 1878).

Comme on peut déjà le lire ici, l'auteur dira que «la science du langage fait partie de l'histoire naturelle: c'est un ensemble organique dont l'étude appartient aux sciences biologiques, et en particulier à l'anthropologie. Et elle se centre sur l'étude de la "vie du langage"»¹⁶.

L'explication du langage appartient à *la nature et non à l'histoire*.

Suivant dans cette ligne le discours général de l'époque, il parlera d'altération, d'évolution, de la distinction entre le populaire et l'érudit (étant donné que plus proche de l'origine signifie plus pur, plus parfait)¹⁷.

L'auteur dit ainsi que le mot peut non seulement changer de forme sans changer de sens, mais aussi changer de sens tout en conservant sa forme. Ces élaborations continues, dit-il¹⁸, constituent le *développement*¹⁹ d'une langue. En outre, l'auteur considère qu'autant l'altération phonétique que la régénération des dialectes concourent à ce développement²⁰.

Natura non facit saltus, la rapidité ou la lenteur dans l'évolution linguistique doivent être attribuées à l'inégalité des types cérébraux, dit l'auteur²¹.

Mais que les lecteurs ne s'y trompent pas. L'auteur pourra donner d'autres raisons pour expliquer cette «marche des langues» à partir du moment où, comme il le dit, «nous ne croyons pas que le cheminement plus ou moins rapide du langage soit subordonné *seulement* à la sensibilité et à la forme encéphalique»²². Et c'est parce que

«[t]out dépend des circonstances externes et accessoires – influence climatique, souveraineté politique, supériorité sociale, raffinement de la civilisation; elles seules décident aussi laquelle des deux sociétés qui cohabitent ou se confondent doit oblitérer la langue de l'autre, ou se superposer à elle»²³.

L'auteur ne manquera pas non plus de faire référence à la civilisation: «Malgré les opinions contraires, on ne peut nier que la civilisation facilite beaucoup le mélange des races, lequel introduit à son tour, en général, de grandes modifications dans la langue»²⁴.

Il convient cependant de remarquer, dit-il, que le langage n'est pas la caractéristique distinctive des races²⁵. Des races et des peuples complètement séparés peuvent parler une seule et même langue, de même qu'une seule race peut parler de nombreuses langues différentes. De notre point de vue, ce qui nous intéresse est que c'est précisément ici que nous, peuples

¹⁶ Pacheco da Silva 1878, p. III.

¹⁷ *Ibid.*, p. VIII-IX.

¹⁸ *Ibid.*, p. XI.

¹⁹ Il faut ici remarquer qu'il dit «développement» et non «changement».

²⁰ Pacheco da Silva 1878, p. XII.

²¹ *Ibid.*, p. XVII.

²² *Ibid.*; l'auteur souligne.

²³ *Ibid.*, p. XVII-XVIII.

²⁴ *Ibid.*, p. XVIII.

²⁵ *Ibid.*

colonisés, apparaissent en tant qu'exemple: les populations hétérogènes des États-Unis parlent anglais; celles du Brésil parlent portugais, et il en est de même dans certaines possessions d'Afrique et d'Asie.

Comme nous le voyons, et cela est fréquent chez nombre de nos auteurs, la relation de la science du langage qui est faite au Brésil avec celle de l'extérieur n'est pas faite de pure et simple *réception* d'une théorie. Les théories sont, pour ainsi dire, utilisées, pour reprendre les mots de nos auteurs. Elles sont avancées comme des arguments favorables à leurs points de vue et ce, très souvent, de façon à ce que se mélangent des principes théoriques des uns et des autres.

D'autre part, nous ne pouvons pas manquer d'observer qu'ici dans l'argumentation apparaît, comme chez de nombreux auteurs, l'importance de l'étude de la grammaire historique dans l'enseignement de la langue.

S'ensuit une longue considération à propos du peu d'intérêt des Brésiliens à l'égard de l'enseignement de la langue, ce qu'il regrettait car, au Portugal, il y avait déjà un siècle, Nunes de Leão, dit-il, écrivait que «l'exacte connaissance de la philologie de la langue patrie»²⁶ était pour tous indispensable, affirmant que la conviction générale était la suivante, «parce que tous les hommes doctes avouaient cordialement que personne ne pourrait avancer dans les sciences sublimes sans unir à son instruction les connaissances philologiques des langues, *et plus que tout celle de la langue patrie*»²⁷.

Non seulement chez cet auteur, mais aussi chez d'autres auteurs brésiliens du XIX^{ème} siècle, nous verrons que la référence à l'enseignement de la langue patrie est l'élément moteur qui justifie non seulement l'apparition des enseignements de langues les plus modernes, mais aussi la nécessité d'enseignements grammaticaux plus en accord avec cet enseignement de la langue patrie.

Ensuite, l'auteur entre dans des considérations sur l'histoire de la langue portugaise, et il se servira de différents auteurs européens – pas seulement d'auteurs portugais –, mais sans trop s'éloigner de ce qui constitue à ce moment-là la grammaire historique et comparée.

Dans le développement de sa réflexion, on remarque une constante référence à des dialectes, à des altérations, à des corruptions, et au rapport à la langue littéraire. Avant l'existence de la langue nationale, il y a toujours eu de nombreux dialectes et patois dans les districts, les provinces, les villes, les villages et les tribus. «Personne n'échappe à l'influence des particularités locales et personnelles de la prononciation et de la phraséologie, qui, lorsqu'elles se propagent et deviennent beaucoup plus parlées, prennent la dénomination de dialectes [...]»²⁸.

D'où l'affirmation que toutes les langues sont des dialectes. Surgit alors

²⁶ *Ibid.*, p. XXV.

²⁷ *Ibid.*; l'auteur souligne.

²⁸ *Ibid.*, p. 23.

«[...] d'espace en espace, par la force des événements, sous la force de lois à la fois naturelles et historiques, une langue souveraine, centrale, absorbante, qui, à son tour, de grandes commotions lui étant faites, va donner naissance à de nouveaux dialectes frères, voués au même destin, au même germe de vie»²⁹.

Dans les pages qui suivent, il critique sévèrement ce qui se passe au Portugal aux XVI^{ème}, XVII^{ème}, et XVIII^{ème} siècles, notamment la défaite d'Alcacer-Kebir et la domination espagnole:

«La libre raison était étouffée, la pensée et l'intelligence se sont rendues esclaves, le fanatisme aveugle qui était apparu au Portugal au XV^{ème} siècle, avait progressé à l'ombre d'une civilisation aveugle, stupide et féroce au long du XVI^{ème} siècle et s'étendait encore au XVII^{ème} siècle»³⁰.

Toujours selon Pacheco, le Portugal a perdu son indépendance et son esprit national. Le portugais était «réputé pour être une langue grossière, propre au peuple seulement, et les écrivains succombaient à l'influence du gongorisme et du marinisme qui abâtardissaient la langue et rendaient le style turgide, pédant, ampoulé»³¹.

Au XVIII^{ème} siècle,

«[...] la civilisation et les Lumières qui lui ont donné naissance se sont étendues du Nord au Sud, qui fut le berceau des Lumières européennes. Le commerce a solidarisé les nations, l'étude des langues s'est généralisée. Le Portugal [...] a retrouvé l'empire de la raison et du goût de la littérature, ainsi que l'usage de la langue vernaculaire, qui aujourd'hui encore se ressent dans le *cultisme*»³².

R. Bluteau publie son *Vocabulaire portugais*³³. A. de Mello Fonseca écrit son *Antidote de la langue portugaise*³⁴, proposant la réforme officielle de la langue patrie. F.J. Freire étudie la langue à partir des monuments écrits et publie ses *Réflexions sur la langue portugaise*³⁵, M.J. Paiva écrit un livre curieux qui relate les «dires communs de la plèbe»³⁶, *Maladies de la langue et art où l'on enseigne de se taire pour l'améliorer*. Le marquis de Pombal expulse les jésuites et sécularise l'instruction publique, rendant celle-ci

²⁹ *Ibid.*, p. 24.

³⁰ *Ibid.*, p. 59.

³¹ *Ibid.* Le *gongorisme* renvoie à un baroque exagéré (ce substantif est dérivé du nom de l'écrivain espagnol Luiz de Gôngora); le *marinisme* en Italie correspond au *cultisme* au Portugal et à la *preciosité* – en France.

³² Pacheco da Silva 1878, p. 61; l'auteur souligne. Sur le mot *cultisme*, cf. la note précédente.

³³ *Ibid.* Cf. Bluteau 1712. R. Bluteau avait un sobriquet (*Candido Lusitano*); il a écrit d'autres ouvrages (Bluteau 1756 et 1786) qui avaient une finalité pratique, utilitaire.

³⁴ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Melo da Fonseca 1710.

³⁵ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Freire 1842.

³⁶ Pacheco da Silva 1878, p. 62. Cf. Paiva 1759.

officielle (1759). À Lisbonne est fondée l'Académie Royale des Sciences (1779).

Mais, selon Pacheco, apparaît un grand mal d'un genre nouveau, et c'est en reprenant les mots de Garret³⁷ qu'il l'explique:

«Ce grand mal fut la *gallomanie*, qui en plus de pervertir le caractère de la nation, a tout perdu, et a achevé un langage qui était déjà fébrile; phrases barbares qui répugnent à la nature de la langue, termes hybrides, locutions traînantes...»³⁸

Nous en arrivons enfin à son siècle, le XIX^{ème}. Selon lui, les néologismes se font plus nombreux, la langue grecque prend part à la formation des vocables, la phrase est plus concise, la période est moins étirée, l'ordre direct est préféré, les gallicismes entachent la langue, donnant naissance à plusieurs imperfections et impuretés de langage. De quel portugais parle-t-on ici? Du portugais du Portugal? Parle-t-on toujours du Portugal? Il nous semble que le Brésil entre ici en considération: «Et la grammaire philosophique de J. Soares Barbosa est encore le moule dans lequel se coulent toutes nos grammaires!»³⁹

Il en revient au Portugal pour faire l'éloge de ses auteurs et de ses philologues: F.E. Leoni, A. Herculano, J.F. de Castilho, L. Coelho, Th. Braga. Et il cite finalement les auteurs brésiliens pour les critiquer tout en plaidant, en même temps, en faveur du changement:

«En 1876, certains Brésiliens, dont la compétence en matière de critique et de vernacularité est bien connue de tous, fondèrent une société philologique à Rio de Janeiro, dans le but de fixer la langue, ou de la faire revenir au XVI^{ème} siècle, par l'imitation des beaux modèles de cet âge d'or. Les langues ne se fixent pas, "elles sont des fleuves qui tendent toujours à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice": comme tout ce qui appartient au monde organique, elles cheminent sans cesse et régulièrement, indépendamment de toute volonté humaine. La société philologique est donc mort-née»⁴⁰.

L'auteur reviendra sur la langue au Brésil lorsqu'il évoquera les «dialectes, provincialismes et brésilianismes»⁴¹.

Il définit ainsi le dialecte: «Un dialecte est la langue particulière d'une province, d'une ville ou d'un état, langue altérée par rapport à la langue dont elle provient, dans la prononciation, l'accentuation, les désinences, le vocabulaire»⁴². Mais les causes qu'il regroupe sont diverses:

³⁷ João Baptista da Silva Leitão de Almeida Garret (1799-1854) est connu comme l'un des premiers écrivains du romantisme portugais.

³⁸ Pacheco da Silva 1878, p. 62; l'auteur souligne.

³⁹ *Ibid.*, p. 63; l'auteur souligne.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 137-150.

⁴² *Ibid.*, p. 137.

l'influence climatique (à laquelle il attribue une valeur énorme), les cataclysmes des races et des sociétés, le degré de culture littéraire des langues (et à travers la littérature, le sentiment national). L'auteur considère alors que le portugais n'a que trois dialectes: le galicien, l'indo-portugais et le suajo. Il ne considère pas le portugais parlé au Brésil comme un dialecte puisqu'il écrit que les différences, par exemple, entre la langue parlée au Brésil et celle que l'on parle à Lisbonne, sont équivalentes à celles qui existent entre Lisbonne et Coimbra, Porto, les îles, etc. Il ajoute que ces altérations ne se limitent pas à la phonétique, mais s'étendent à la grammaire et à la morphologie, et que cela constituerait un bon sujet pour un travail curieux et pertinent. Il termine sur ces mots: «Dialecte et langue, donc, expriment la même chose pour le glossologue; les différentes acceptions sont utiles seulement dans le langage ordinaire pour distinguer la langue littéraire d'un pays de ses formes inférieures»⁴³.

Comme c'est le cas des productions qui font référence aux différences (changements) entre le Brésil et le Portugal, l'auteur parlera de «vices» de langage: «Tous ces vices sont dus cependant à la tradition et à sa persistance, au manque de culture intellectuelle»⁴⁴. Il considère également qu'il y a des mots qui existent au Brésil et non au Portugal, et il attribue cette différence à «l'action du climat (le plus puissant des éléments de l'environnement), à l'influence indigène, aux nouveaux usages et modes de vie»⁴⁵, et à ces mots «nous donnons le nom de brésilianismes, dont le trait caractéristique consiste aussi à donner à des mots connus un sens différent»⁴⁶.

L'auteur évoque le fait que de nombreux brésilianismes sont utilisés seulement par le peuple, et ne sont pas employés dans la littérature, exceptés ceux que l'usage a sanctionnés et qui sont nécessaires. Devant l'insistance de certains usages par le peuple, les classes cultivées sont souvent obligées de les prendre en considération elles aussi. Il termine ainsi: «[...] c'est le peuple qui représente les forces libres et spontanées de l'humanité»⁴⁷.

Chez Pacheco da Silva, les raisons, les causes, les différentes perspectives théoriques s'accroissent. De notre point de vue, il en est ainsi parce que, premièrement, l'auteur pense à l'enseignement de la langue nationale, et ensuite, parce qu'au moment où il écrit sa *Grammaire historique de la langue portugaise* (1878), il n'existe aucune grammaire brésilienne disponible. C'est seulement plus tard, en 1881, qu'apparaîtra celle de Júlio Ribeiro⁴⁸, suivie en 1887 de sa propre grammaire⁴⁹, et celle de João

⁴³ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 140.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 141.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁸ Ribeiro (Júlio) 1881.

⁴⁹ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887.

Ribeiro et A. Gomes⁵⁰. Jusqu'ici, c'était surtout des spécialistes en dialectologie qui prédominaient au Brésil.

2.2. JOÃO RIBEIRO: LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE EXPLICATIVE, LA LANGUE NATIONALE ET LES CURIOSITÉS VERBALES

João Ribeiro (1860-1934) est historien, journaliste, spécialiste du langage, grammairien. Il apporte un renouveau aux études historiques au Brésil⁵¹, imprime une nouvelle orientation méthodologique et réalise une nouvelle synthèse de l'histoire du Brésil. Il est considéré comme le plus grand historien brésilien de synthèse, tout comme J. Capistrano de Abreu est le plus grand historien brésilien d'analyse. Avec Ribeiro, notre histoire (celle du Brésil) cesse d'être l'histoire de ceux qui gouvernent pour devenir celle du peuple brésilien. Son œuvre serait un chef-d'œuvre de vernacularité. Il nous faut signaler un autre changement. En tant qu'historien, Ribeiro représente au Brésil un changement dans la forme de l'historiographie: celle-ci se déplace de la tradition lusitano-brésilienne (Pero de Magalhães Gandavo, F.V. de Salvador, Sebastião da Rocha Pita, M. Aires do Casal) vers la tradition germanique, qui lui donnera ce sens de l'objectivité qui caractérise C.F.P. von Martius, E. Halderman, F.A. de Varnhagen, mais aussi R. Southey et J. Armitage. Sans s'écarter de la filiation germanique, il réalise néanmoins en histoire ce que les autres réalisent en littérature et en philosophie. Il s'inscrit dans le mouvement rénovateur de la *Kulturgeschichte*, qui, comme nous le savons, cesse de restreindre le concept d'histoire aux événements politiques et administratifs, l'histoire embrassant dès lors toutes les formes de culture.

Mais laissons de côté l'historien pour nous consacrer au grammairien. Nous ne pouvons manquer de citer d'ores et déjà ce qu'il dit de sa *Grammaire portugaise*. Ce n'est pas une grammaire historique, dit-il, sujet de l'enseignement universitaire qui nous fait défaut, mais elle s'inspire du projet d'A. Bain, dans la méthode historico-comparative, avec cette modération qui l'a rendue presque populaire dans l'enseignement secondaire (il y a eu 22 éditions). D'après l'auteur, ce ne sont pas les faits, mais les rapports qui les régissent qui constituent la grammaire⁵².

2.2.1. LA GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE EXPLICATIVE

João Ribeiro est un auteur fondamental dans la perspective des études grammaticales et historiques au Brésil au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}. Dans sa *Grammaire portugaise*, il dit que les «éléments historiques sont fournis par le latin, le portugais ancien, et par les influences des lan-

⁵⁰ Ribeiro (João) 1887 [1889]; Gomes 1887 [1920].

⁵¹ Cf. Orlandi 2002.

⁵² Ribeiro (João) 1887 [1889, p. 2].

gues étrangères à diverses époques»⁵³. Nos études comparatives, dit-il, traitent des langues romanes, l'italien, le français, l'espagnol, ainsi que le latin barbare du Moyen Âge. João Ribeiro étudie ainsi le latin, le roman (XII^{ème} et XIII^{ème} siècles) et la langue actuelle. Selon l'auteur, jusqu'à l'époque du roman, l'évolution a été «organique», c'est-à-dire

qu'«elle s'est opérée sous le régime des causes naturelles et inconscientes de la dégénération des langues. Cependant, à partir de là la culture littéraire, la discipline grammaticale et l'attention portée aux études philologiques sont devenues des agents artificiels, soit en réaction, soit en concurrence avec le mouvement organique primitif qui perdit et continue à perdre de plus en plus son intensité propre, sans toutefois s'annuler totalement»⁵⁴.

Déjà chez l'auteur apparaît la référence au fait que l'existence d'instruments de réflexion sur la langue interfère dans son évolution. Il parle alors de la décomposition et de la reconstruction de la langue, ainsi que des facteurs en cause: races et langues primitives ou postérieures; milieu, climat (sont d'autant plus aigus que la latitude est grande ou que la température est basse par exemple⁵⁵). L'auteur allie facteurs physiologiques et psychologiques: «L'activité mentale dépend de l'état physiologique des organes qui vivent sous l'action du milieu»⁵⁶. Il parle de la loi du moindre effort et du transformisme biologique, de la lutte pour l'existence. Les sons ont une résistance propre, dit-il, et l'esprit humain intervient pour maintenir l'intégrité de la langue⁵⁷. Les vocables contiennent en soi leurs propres bases stables de résistance et de réaction, c'est-à-dire de reconstruction. Des facteurs interférents (comme l'analogie) sont responsables de la décomposition et de la reconstruction⁵⁸.

Dans sa *Grammaire élémentaire explicative*, il ne s'écarte pas beaucoup du discours de la grammaire comparative lorsqu'il parle de la différence entre le latin et les langues romanes: «Dans la dégénération du latin, la notion de quantité a été oblitérée peu à peu au profit de l'accent, qui est devenu, comme le dit le célèbre romaniste allemand F. Diez (1794-1876), le centre de gravité de la langue»⁵⁹.

C'est dans la spécificité de son propos sur la langue nationale qu'apparaîtra sa contribution la plus particulière à la langue au Brésil, comme nous le verrons plus loin.

Comme Pacheco da Silva, il aborde la question du dialecte. Mais sa position théorique est bien différente. Comme nous l'avons rappelé, pour

⁵³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 8.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 11, 12.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 15.

Pacheco, toute langue est dialecte⁶⁰. Dans la grammaire élémentaire de Ribeiro, il y a un passage sur la question des dialectes: «[...] les dialectes du portugais sont les manières de parler ou d'écrire la langue portugaise dans les diverses régions où celle-ci fut implantée»⁶¹. La langue portugaise, au sens strict de l'expression, c'est la langue parlée et écrite dans la région européenne connue sous le nom de Portugal. Il énumère les dialectes les plus notables du portugais⁶²:

1. Le galicien. Il représente une évolution lente du portugais ancien. Ce dernier, au XII^{ème} siècle, se confondait avec le galicien.
2. L'indo-portugais. XV^{ème} siècle en Inde, à Ceylan. Les termes indigènes, les termes flamands (hollandais) sont en décadence, et ce dialecte sera très bientôt supplanté par l'anglais.
3. L'africain: parlé par les insulaires et les continentaux africains.
4. Le dialecte brésilien – celui que l'on appelle improprement (*sic*) dialecte est constitué par la langue portugaise parlée au Brésil. Il se distingue par des différences notables de prosodie et de syntaxe, par un vocabulaire nouveau de termes tupi-guaranis et africains. La réaction littéraire de deux siècles ne peut jamais diminuer la dialectisation du portugais au Brésil, ni lui faire obstacle.

On observe que l'auteur ne parle pas de la littérature brésilienne et de ce qu'elle produit de ce côté-ci de l'Atlantique. Il parle du portugais et de la littérature européenne.

Pour ce qui est du Brésil, l'auteur souligne la présence de provincialismes du Sud: termes espagnols dans les zones frontalières, présence qui selon lui pourra conduire à une séparation de la langue du Sud. Il fait également référence aux provincialismes du Minas, de São Paulo, de Rio et du Pará.

Il évoque enfin les «brésilianismes». Il dit alors que «les brésilianismes sont lexicaux ou syntaxiques, des vocables d'origine tupi ou africaine employés par le peuple brésilien»⁶³. Les mots portugais qui ne sont utilisés qu'au Brésil et les formations dérivées du portugais sont des brésilianismes.

Les brésilianismes synthétiques consistent en des constructions qui divergent de la marque vernaculaire. Les causes de l'altération sont: «[...] les nouvelles nécessités de la vie coloniale, les conditions climatiques et topographiques, les relations constantes avec des peuples originaires, indiens et africains»⁶⁴.

D'autres causes sont citées: le peuplement des frontières par des Castillans, la dissémination des Tsiganes expulsés du Portugal. Ils font dériver des termes, construisent des phrases, modifient la prosodie. Nous

⁶⁰ Pacheco da Silva 1878.

⁶¹ Ribeiro (João) 1887 [1889, p. 306].

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p. 307.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 310.

avons ainsi un dialecte métis aux origines complexes. Le tupi et l'«africain» tendent à disparaître, ce qui est dû au mélange des races et à l'extinction de la domination noire. L'auteur reste toujours dans l'observation de ce qui est extérieur. Nous ne dirions pas que la domination noire disparaît, mais plutôt qu'elle se met à intégrer la différence de langue. La vision est empiriste: les Noirs et les Indiens se mélangent, ils disparaissent alors en tant que Noirs, de même que leur présence dans la langue. Ils laissent seulement à un certain moment des altérations⁶⁵.

L'auteur insiste sur le fait que, dans le Sud, étant donnée la présence de causes telles que l'immigration (italienne, allemande), «se produira la destruction de l'unité ethnique de la patrie brésilienne»⁶⁶. Il emploie ici le mot «évolution»⁶⁷, évolution que l'on remarque dès lors: il y aura destruction de l'unité ethnique «si d'autres circonstances ne s'opposent à l'évolution que l'on peut noter dès maintenant».

Pour terminer, il cite H. Taine. C'est par le style que l'on juge l'auteur: le style représente ce qu'il y a en l'homme de véritable et de prédominant. Ainsi l'auteur clôt sa grammaire explicative élémentaire en faisant l'éloge du style⁶⁸.

Tout au long de son étude, nous remarquons que son critère est «philologique»⁶⁹.

Passons à présent aux commentaires sur sa *Langue nationale*, mais notons auparavant que la question pédagogique est symptomatique: tous parlent d'enseigner la grammaire historique, mais ils reculent aussitôt pour lui préférer la grammaire logique, avec quelques éléments historiques. Nous verrons que cette question est discutée par E.C. Pereira, et nous chercherons alors à montrer que c'est une question importante dans les pays de langue de colonisation, question qui implique le rapport au latin, son apprentissage via le pays colonisateur.

2.2.2. LA LANGUE NATIONALE

L'auteur va donner à ses réflexions le nom de «[N]otes profitables»⁷⁰. Il écrit que celles-ci s'adressent à la curiosité des amateurs et des spécialistes de «la langue portugaise en Amérique»⁷¹. Il fait référence aux «sections

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 322.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 324. Plus précisément, il dit la chose suivante: «Le critère historique, n'étant plus une nouveauté, n'a pas besoin des excès calamiteux de quelques-uns de ses promoteurs». Et il continue: «Aujourd'hui, et je le dis avec joie, c'est déjà impossible de bannir le critère philologique de l'étude des langues; le triomphe étant réalisé, il faut que du bon sens le consolide autant que peuvent le discréditer les confusions des mauvais dévots». Ainsi il lie le critère dit philologique à l'histoire.

⁷⁰ Ribeiro (João) 1921. «[N]otes profitables» est le sous-titre de cet ouvrage qui apparaît explicitement dans l'édition de 1933.

⁷¹ Ribeiro (João) 1921, p. 8.

journalistiques qui nous instruisent des fantasmes du bien parler ou du bien écrire, et nous disent comment on parle et comment on écrit... à Coimbra ou à Lisbonne»⁷². L'auteur n'accorde pas beaucoup d'intérêt à ces impertinences, qu'il passe néanmoins toujours en revue. Et il ajoute: «Il semble encore incroyable que notre indépendance conserve ces menottes aux poignets, et que la personnalité des Américains paie un tribut à la soumission aux mots»⁷³. Quand il parle de langue de colonisation il se réfère aussi à l'anglais, par exemple, en Amérique.

L'auteur propose alors d'observer des aspects moins techniques et plus appréciables: «Notre grammaire ne peut pas être entièrement la même que celle des Portugais. [...] La vérité est que, en nous corrigeant, nous sommes enclins à mutiler des idées et des sentiments qui *ne sont pas personnels*»⁷⁴. Toujours selon lui, parler différemment n'est pas parler de façon «incorrecte»⁷⁵.

L'auteur fait alors une observation d'ordre théorique que nous considérons comme très pertinente pour l'objectif qui est le nôtre. Il écrit: «Les différenciations régionales réclament un style et *une méthode différents*»⁷⁶. Ici apparaît déjà la nécessité de méthodes différentes comme faisant partie de la possibilité de parler proprement et légitimement dans / de la différence. Et comme il relie l'idée, le sentiment et l'esprit, il affirme qu'il ne s'agit pas seulement de purifier la langue, mais que c'est notre esprit⁷⁷ que nous soumettons à un «servilisme inexplicable»⁷⁸.

Il mentionne la filiation entre les langues, lorsqu'il écrit que

«[...] la physionomie des enfants n'est pas l'aberration tératologique de la physionomie paternelle. Dans le langage comme dans la nature, il n'y a pas d'égalité absolue; il n'y a donc pas d'expressions différentes qui ne correspondent à des idées ou des sentiments eux aussi différents»⁷⁹.

Ses présupposés théoriques se trouvent ici impliqués: le rapport entre le langage et la nature, ainsi que le rapport du langage avec les idées et les sentiments. Observons qu'il ne parle pas de changement mais de différence. Et il affirme ce que nous avons choisi de mettre en épigraphe: dans la différence, les termes ne sont pas interchangeables. C'est un leurre⁸⁰.

Il réfléchit sur le fait le plus étudié et le plus connu et qui atteste de la différence de la langue parlée par les Brésiliens par rapport au Portugal:

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*; l'auteur souligne.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*; nous soulignons.

⁷⁷ C'est-à-dire, l'esprit des Brésiliens.

⁷⁸ Ribeiro (João) 1921, p. 8.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 8-9.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 9.

«la place des pronoms»⁸¹ (nous y reviendrons). Il ne manque pas d'évoquer avec une certaine ironie les «professionnels de ce que l'on doit dire»⁸². Ceux qui maintiennent les Brésiliens enchaînés au portugais du Portugal.

Exemple: – *Uma casa mobiliada*.

– *Non, monsieur, dites «uma casa “mobilada”»⁸³, c'est comme cela qu'on dit à Lisbonne* (nous soulignons. – *E.O.*).

Ce «comme cela qu'on dit» mérite notre attention. L'expression n'est point accompagnée de l'autorité du grammairien, pas plus que par une quelconque justification technique. Elle apparaît seulement flanquée de l'imposition de l'autorité du colonisateur «comme on dit à Lisbonne, ou à Coimbra, etc.»⁸⁴.

Après avoir attiré notre attention sur ces faits, l'auteur évoque d'abord le peuple et l'indépendance (argument politique) – «Or, donc, nous sommes un peuple; nous allons fêter un siècle d'indépendance et nous n'avons rien d'autre qu'une gazette de Hollande pleine de calomnies et de mensonges linguistiques»⁸⁵ –; il évoque ensuite la validité universelle des phénomènes (argument scientifique):

«La première leçon élémentaire de toutes les sciences est qu'il ne peut y avoir objectivement un phénomène qui soit bon, et un autre qui soit faux ou mauvais. Tous les phénomènes sont par essence légitimes. Tous les faits de langage, ici et là-bas, sont également excellents en tant que phénomènes»⁸⁶.

Il conclut en affirmant que se crée ainsi une utilité nouvelle, une nuance délicate que la langue européenne ne possède pas: les expressions différentes impliquent ou traduisent des états d'âme différents. Ce serait les mutiler ou mentir que de sacrifier la conscience de «nos propres expressions», celles des Brésiliens. La correction compromet la sensibilité aux différences⁸⁷.

L'auteur énonce d'une certaine façon l'idée de système lorsqu'il affirme que «corriger» les expressions différentes «peut [les] affecter et compromettre toutes les expressions»⁸⁸.

Nous pouvons conclure de ce que nous venons d'observer chez João Ribeiro que la différence et la légitimité – s'agissant des faits de la langue – sont la revendication première de nos grammairiens contre l'erreur et pour la reconnaissance de l'«autre» langue (la «nôtre»). «Nos» façons de dire,

⁸¹ *Ibid.*

⁸² *Ibid.*

⁸³ Les deux tournures signifient 'une maison meublée'. – *E.O.*

⁸⁴ Ribeiro (João) 1921, p. 9.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

écrit-il, «sont différentes et légitimes et, mieux encore, elles sont immédiates et conservent donc le parfum de l'esprit qui les dicte»⁸⁹.

Bien qu'il parle d'un «examen psychologique»⁹⁰ des pronoms, les exemples qu'il donne, ainsi que l'explication qu'il offre, nous montrent qu'il sait ce que serait l'effet pragmatique.

Le Brésilien dit *Me diga*, avec une grande douceur, et le Portugais *Diga-me*⁹¹, qui est dur et impératif. La manière brésilienne, dit-il, est une demande; en portugais, c'est un ordre. La supposée erreur, affirme Ribeiro, n'est rien d'autre que l'expression différenciée de la personnalité. Ceci, poursuit-il, ne signifie pas que nous n'avons pas de nécessités impératives de commandement ou d'emphase. Nous pratiquons alors, sans le savoir, la vernacularité des pronoms, lorsque nous disons par exemple *Suma-se!*⁹². C'est l'emphase qui rend l'expression vernaculaire. C'est pourquoi nous ne l'admettons pas quand il ne s'agit pas d'un ordre. Quel intérêt y aurait-il à vouloir réduire les deux formes à une seule? Ainsi, nous ne nous trompons pas selon lui. De deux formes, nous en faisons trois. Nous créons bel et bien «une utilité nouvelle et une délicate nuance que la langue européenne ne possède pas!»⁹³.

En général, toutes les mutilations – et ce sont ses mots – «par amour de la vernacularité (ou auparavant du “portugaisisme”) recouvrent chaque sacrifice d'âme, détruisent les nuances créées sous la lumière et le ciel américains»⁹⁴. Le «vernaculaire» acquiert un sens d'étroitesse, d'emprisonnement, d'immobilité, de soumission. En évoquant l'usage brésilien de *diga-me*, l'auteur l'explique par la loi du moindre effort, et dit que celle-ci est une des lois les plus importantes dans l'histoire du langage. Il emploie ici le mot «transformé»: «C'est la raison principale pour laquelle nous avons transformé le – “*diga-me*” – en “*me diga*”»⁹⁵.

Il y a encore, selon l'auteur, d'autres dommages irréparables dans les corrections et les *errata* vernaculaires; le premier et le plus grand de tous est le fait que tout *progrès national* soit interdit aux Brésiliens:

«Il n'y a qu'un progrès, et c'est celui qui a lieu là-bas, à Lisbonne ou à Coimbra: notre évolution devient une matière douanière d'importation continue. Et on importe même l'impossible, c'est-à-dire l'erreur. La devise est la suivante: Ce que vous dites est ce que l'on doit dire»⁹⁶.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Les deux tournures signifient 'Dis-moi'.

⁹² Littéralement, 'Disparais!'.

⁹³ Ribeiro (João) 1921, p. 10.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 13-14.

Il prend comme exemple l'usage du mot *semostração*⁹⁷ 'exhibitionnisme' dans l'ouest de l'État de São Paulo, présent dans le *Lexique* d'A.E. de Tau-nay au rang de curieux brésilianisme. Le mot vient de 'se montrer', avec son pronom «mal placé». Comment corriger cela? En intervenant «portugaisement» en faveur de *mostrarseção* ou *automostração*⁹⁸? Il est impossible de décider.

L'auteur finit par dire que les Brésiliens sont ainsi en train d'emprunter une diagonale entre deux forces qui les sollicitent dans des directions différentes: l'«américanisme», spontané, incoercible, naturel, et le «portugaisisme» affecté et artificieux⁹⁹.

Selon lui, c'est le peuple qui décide, car il est le plus grand de tous les classiques, et pas les grammairiens.

Par conséquent, la nécessité se fait sentir pour notre auteur d'écrire sur ce que nous avons pu appeler la *langue nationale des Brésiliens*. Cela ne revient pas, selon lui, à défendre et à faire l'apologie des solécismes, des défauts impardonnables, des barbarismes, mais plutôt à élaborer un projet «plus noble et élevé»: «[...] il s'agit de l'indépendance de notre pensée et de son immédiate expression»¹⁰⁰. Il s'agit donc de la relation entre le langage, la pensée et l'expression.

Les Américains du Nord luttent également pour l'indépendance de la langue nationale contre la pression anglaise.

Ribeiro cite le travail et l'effort d'un auteur américain, R. Hughes, qui propose l'indépendance d'un *Statish Language*¹⁰¹. Dans le Nord comme dans le Sud, dit Ribeiro, «il nous faut affirmer l'existence d'une langue d'État»¹⁰². Tout homme éduqué écrit correctement sa langue n'importe où dans le monde.

La langue d'État, d'après Ribeiro, «ne sera pas une nouvelle langue, mais un projet d'indifférence envers la langue autre»¹⁰³. Il suffit de remplacer *statish* et *English* par *brésilien* et *portugais*¹⁰⁴.

Ribeiro utilise Hughes pour placer les Brésiliens en face d'une situation qui montre l'inégalité à laquelle ils sont confrontés pour la question de la langue dans la colonisation. Hughes écrit:

«Est-il possible d'imaginer qu'un auteur anglais (lisons "portugais") hésite à employer un terme quelconque de crainte que celui-ci ne soit point compris des Américains, ou que ces derniers ne l'approuvent pas? L'hypothèse est en soi absurde. Néanmoins, c'est tout ce qu'il y a de plus courant chez les écrivains

⁹⁷ Littéralement «semonstration», substantif formé à partir du verbe pronominal *se mostrar* 'se montrer'.

⁹⁸ Le mot signifie 'auto-monstration'.

⁹⁹ Ribeiro (João) 1921, p. 15.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*

d'Amérique: ils se préoccupent tous de savoir si l'expression nécessaire qui leur vient est du "bon anglais" (lisons "bon portugais") et si elle est consignée dans les dictionnaires au rang de défaut venant du "colloquial US" (lisons "brésilianisme")»¹⁰⁵.

Selon Hughes, cela est absurde, méprisable, et servilement colonial¹⁰⁶. Il conclut: «Nous refusons de soumettre nos lois et nos institutions à l'inspection ou à l'approbation des étrangers. Pourquoi donc devons-nous accepter ce verdict exotique dans nos arts et dans l'expression de notre intelligence?»¹⁰⁷

Ribeiro finit par affirmer: «La langue portugaise a cessé d'être celtique, latine, arabe ou wisigothique pour conquérir son individualité actuelle»¹⁰⁸.

Tout cela conduit Ribeiro à dire que les Brésiliens ont la «conscience que nous possédons déjà les fondements de l'évolution propre, nouvelle et indépendante. Le jour où l'on ne nous comprendra plus, qu'on fasse des glossaires et, si l'on veut, qu'on traduise les écrivains américains»¹⁰⁹. Mais il ajoute: «Nous n'arriverons certainement pas à cet extrême de différenciation»¹¹⁰. Pour nous, on a là une des questions les plus ardentes concernant la différence, le changement, l'autre langue, le processus de colonisation. Quel est cet extrême qui est exigé? Quand cette différence devient-elle suffisamment visible pour que nous puissions dire que nous les Brésiliens ont une autre langue?

Il suffit pour le moment de se souvenir que Ribeiro argumente en faveur de la différence en affirmant que la prononciation est le symptôme d'autres différences (idées, sentiments) et qu'il faut penser une langue d'État, la langue nationale¹¹¹.

2.2.3. L'ANCIENNETÉ DES BRÉSILIANISMES

Après les commentaires sur la différence et la langue nationale, Ribeiro parle des brésilianismes, pointant du doigt le fait que depuis les débuts de la colonisation – dans les documents littéraires, sur les cartes des jésuites, dans les chroniques des historiens – apparaissent les brésilianismes, les premiers vocables d'origine américaine.

¹⁰⁵ Hughes, cité par João Ribeiro avec l'intervention de Ribeiro dans les parenthèses (Ribeiro [João] 1921, p. 20).

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰⁸ Ribeiro (João) 1921, p. 21. Cf. nos réflexions sur le fait que c'est lorsqu'elle «possède» un grammairien brésilien qui fait une grammaire brésilienne pour des Brésiliens que la langue s'individualise (Orlandi 2002); cf. aussi Orlandi 1993.

¹⁰⁹ Ribeiro (João) 1921, p. 22.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 23.

Selon l'auteur, ce vocabulaire colonial est la première différenciation de la langue portugaise en Amérique, il est constitué d'expressions techniques et propres au Nouveau Monde: choses et objets, plantes et fruits, animaux et êtres nouveaux qui n'avaient pas de désignation spécifique dans la langue des *conquistadores*¹¹².

Il cite celui qu'il appelle le premier écrivain national: G. de Matos (XVII^{ème} siècle), qui tirait des «vocables indigènes et africains tous les ressorts de sa veine comique»¹¹³. Il cite alors le premier lexicographe brésilien, A. de Moraes (1755-1824), qui, au XIX^{ème} siècle (1813), inclut «dans son lexique un grand nombre de voix "brasiliques" ou portugaises déjà différenciées en Amérique»¹¹⁴, et dans la *Grammaire* (1802) duquel apparaissent des notes inspirées par le langage au Brésil¹¹⁵.

Il fait alors un commentaire intéressant, pas tant pour ce qu'il y dit que pour la manière dont il le dit: «Notre indépendance et notre séparation en 1822 a ouvert dès lors un cours divergeant entre le vernacularisme portugais et le vernacularisme américain»¹¹⁶. Auparavant, le vernaculaire prenait toujours pour référence le portugais du Portugal, ici le vernacularisme se divise entre le portugais et l'américain.

Au Brésil, à ce moment-là, avec le Romantisme, on assiste à l'amplification du mouvement nativiste qui accentue la divergence entre «le portugais du royaume et le portugais américain»¹¹⁷.

L'auteur ne dit pas que la langue des Brésiliens est une autre langue. Il dit que «notre langue est la langue portugaise, mais enrichie et adaptée au nouveau et lointain environnement [...]; non seulement enrichie mais *re-construite*»¹¹⁸.

À partir de là s'entremêlent des commentaires sur les expressions brésiliennes et des auteurs qui commencent à faire des commentaires théoriques sur ces différences. C'est le cas du marquis de Pedra Branca, collaborateur du géographe et linguiste français A. Balbi. Branca parle des coutumes, du caractère des peuples et de leurs langues. Il fait des commentaires grammaticaux et sémantiques. Et il affirme que la langue portugaise transportée au Brésil gagne en aménité, conservant malgré cela son énergie. Il donne des exemples de façon organisée¹¹⁹.

¹¹² *Ibid.*; nous soulignons.

¹¹³ *Ibid.* Gregório de Matos (1636-1695) est considéré le premier écrivain brésilien du XVII^{ème} siècle.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹¹⁵ *Ibid.* Ce chercheur est plus connu pour ses études lexicographiques mais en 1802 il a écrit l'*Epitome de Grammatica da Lingua Portuguesa*, publié à 1806 (Moraes 1802 [1806]). Son dictionnaire, *Diccionario da Lingua Portuguesa* a été publié en 1789 (Moraes 1789), mais c'est sa 2^{ème} édition, datant de 1813, que est considérée comme la plus importante.

¹¹⁶ Ribeiro (João) 1921, p. 24-25.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 25.

¹¹⁸ *Ibid.*; nous soulignons.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 30-32. Il n'y a pas de référence, selon João Ribeiro, à ce que P. Branca a dit, mais il situe ces informations vers les années 1824 ou 1825.

Dès lors, Ribeiro se met à analyser différents brésilianismes. Par exemple, *beber agua de chocalho*¹²⁰. On emploie cette expression pour parler d'une personne bavarde, qui parle trop. Selon Ribeiro, cela s'explique par la croyance que le grelot a la vertu miraculeuse de délier la langue. Ainsi, quand un enfant tarde à parler, on lui donne de l'eau dans un grelot. L'abus d'un tel remède conduit à faire des bavards. D'où l'expression¹²¹.

À mesure qu'il fait ses commentaires, il cite des noms d'auteurs comme B. Caetano, C. Baio, A. de Carvalho, etc., auteurs oubliés, qui ont travaillé sur la différence dans la langue (dans une perspective ethnographique).

Il analyse aussi des proverbes: *Por fora muita farofa (farinha), por dentro mulambo só*¹²². La première partie est certainement vernaculaire, dit-il. Dans de nombreuses expressions, la *farinha* apparaît avec le sens de 'déguisement'. Mais on remarque aussitôt que le proverbe contient deux mots africains: *farofa* et *mulambo*. C'est pourquoi l'auteur conclut que le proverbe est

«[...] brésilien d'origine africaine, bien qu'il soit construit sur une formule de recueil d'adages portugais, ce qu'indique l'antithèse et l'opposition de mots "por fora... por dentro" qui apparaissent dans de nombreux adages antiques: "por fora corda de viola, por dentro pão bolorento"¹²³, "por fora muita farofa, por dentro mulambo só"¹²⁴.

En outre, les Africains ont aussi ce proverbe: *Ukêmbu ûa peta, moxi mulambu, Ukemba ûa pêtus, moxi isûta*. Ici, *mulambu* et *isûta* signifient 'haillons'. Ainsi, il se plaît à montrer des brésilianismes issus du contact avec les Noirs, les Aborigènes, mais aussi avec d'autres pays sud-américains. Et il fait des études en détail, citant les auteurs les plus divers, dont les œuvres regorgent d'exemples¹²⁵. C'est la «voix américaine, l'idiome brésilien»¹²⁶. Apparaissent ainsi dans son texte dialectologues, étymologistes et lexicographes brésiliens. En évoquant les «idiotismes», il donne comme exemple les particularités idiomatiques qui sont passées de la langue générale des Indiens à la langue nationale. C'est le cas d'*uêra-guêra* du tupi, qui donne aux noms une nuance nouvelle, celle du temps passé. Ainsi, *taba-era* =

¹²⁰ Littéralement, 'boire de l'eau de grelot' (*ibid.*, p. 39).

¹²¹ *Ibid.*, p. 40.

¹²² Ce proverbe signifie que trop de prétention cache en réalité une piètre nature (*mulambo* signifie littéralement 'haillons', et *farofa* est ici à entendre au sens de jactance, prétention excessive et insignifiante). Une traduction littérale serait 'il montre plus qu'il n'est (différence entre l'apparence et l'être intérieur)' (*ibid.*, p. 61).

¹²³ 'À l'extérieur c'est une corde de guitare et à l'intérieur c'est un pain moisi'. – *E.O.*

¹²⁴ Ribeiro (João) 1921, p. 62.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 79, 95, 130.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 30.

tapera ‘village qui n’est plus ou village en ruines’. Les noms ont alors des temps comme s’ils étaient des verbes¹²⁷.

En tant qu’historien, Ribeiro était lié en Allemagne à la *Kulturgeschichte*. Dans l’explication du mot *Maranhão*, il fait référence au mouvement des noms et des choses (*Wörter und Sachen*)¹²⁸. Les choses disparaissent, dit-il, les noms restent¹²⁹. Voilà sa position quant au rapport langage / pensée / monde. La pensée est souvent extériorisée dans des formules apparemment insignifiantes. Il est impossible de les expliquer sans avoir recours à l’ensemble des sciences de l’homme et de l’esprit. Des matières telles que l’histoire, la géographie, l’ethnologie, le folklore, la linguistique s’associent. Pour l’illustrer, il évoque la recherche sur le nom propre *Maranhão* faite par le géologue O. Derby; la géologie étant une science qui confine à la géographie et déborde sur l’histoire, comme dit l’auteur¹³⁰. Ainsi affirme-t-il à propos de l’auteur, ce sont «les questions étymologiques qui lui aiguisaient l’esprit et la perspicacité du naturaliste»¹³¹.

Ribeiro, dans un chapitre intitulé «*Varia*», donne une liste qui transcrit des phrases et des locutions brésiliennes¹³². Selon lui, au Brésil, les spécialistes se bornent à discuter des questions d’analyse grammaticale, et les phrases et les locutions brésiliennes n’y ont pas été l’objet de nos chercheurs (à l’exception de certains comme A. de Carvalho, ou de quelques listes dans certains journaux ou revues).

Après avoir présenté des listes de brésilianismes, il en arrive à un bref épilogue. Il dira alors que la langue nationale est essentiellement la langue portugaise, mais enrichie en Amérique, émancipée, et libre de ses propres mouvements. Il n’affirme pas une langue nouvelle mais l’originalité de la pensée américaine¹³³.

2.2.4. LES CURIOSITÉS VERBALES

L’auteur parle de son livre, publié en 1927, comme d’un «petit livre de vulgarisation à l’usage des amateurs de bagatelles»¹³⁴, pour la «distraction»¹³⁵. Et il annonce: «La sémantique est l’aspect qui polarise le plus l’attention»¹³⁶. Ce sont des notes de journaliste qui «ont pris les traits graves d’un opusculé»¹³⁷.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 92.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 211-230.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 211.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, p. 212.

¹³² *Ibid.*, p. 232-234.

¹³³ *Ibid.*, p. 261.

¹³⁴ Ribeiro (João) 1927, p. 3.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

Ensuite il présente une notion qui est au centre de ses réflexions et de son travail de commentateur de l'emploi et du sens des mots. Cette notion est celle de «frange». Selon lui, «la première observation que je fais est que les mots ne sont jamais précis ni exacts»¹³⁸. Ils s'entourent d'un «halo» qui «rend floues les lignes de contour; ils disent toujours quelque chose de plus que ce qu'ils semblent dire»¹³⁹. Il évoque alors le philosophe américain W. James, créateur du pragmatisme et du terme «fringe»¹⁴⁰: tout mot ou idée a ce qu'il appelle une «fringe», c'est-à-dire une frange, ayant toujours quelque chose au-delà de ses propres frontières («[...] il exprime ce qu'il exprime, mais il projette en plus une zone d'expansion impondérable»¹⁴¹). Les techniciens, selon lui, ont les franges en horreur. C'est un excès d'objectivité, dit-il, qui est désespérant¹⁴². Quant à lui, il ne suit pas «ce chemin sans franges, sans lumière diffuse et sans atmosphère. [...] Il convient de philosopher, de raisonner, de contredire, de délirer un peu, en dehors du syllabaire magistral qui accuse d'ordinaire un certain manque d'esprit»¹⁴³. À partir de là il discourt sur les curiosités de langage.

Il commence par citer R.W. Emerson¹⁴⁴ qui, excédant la portée de la «petite philologie des techniciens»¹⁴⁵, a écrit un jour que le langage était la «poésie fossilisée». Il est du même avis, et ajoute que «toutes les langues croissent par la métaphore et par les comparaisons et les analogies»¹⁴⁶.

Du point de vue d'une théorie générale il ajoute une affirmation très importante: «La langue est une série d'images et parfois d'images d'autres images, au point de déboucher sur un état spectral et fantastique»¹⁴⁷.

C'est ainsi qu'il montre qu'il n'est pas besoin de remonter aux Grecs pour former les mots brésiliens. Le peuple inculte, qui ne dispose pas des recours de l'érudition, crée lui aussi des expressions nouvelles pour désigner des choses nouvelles. Ribeiro commence alors une longue exposition sur la manière dont se forment les mots et les expressions de la langue portugaise, et ce qu'ils signifient.

Au milieu de ses commentaires sémantiques et philologiques apparaissent toujours des références à des mots ou à des expressions créés au Brésil. C'est par exemple le cas de *João*¹⁴⁸ qui est le nom donné aux petits Noirs de la rue à Rio de Janeiro. Selon lui, nous tenons là le motif: le nom résulte de la vulgarité même, tout ce qui est indistinct doit être *João*, dans le folklore, dans les histoires et dans la psychologie populaire¹⁴⁹.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ C'est un nom propre très connu en portugais, équivalant à *Jean*.

¹⁴⁹ Ribeiro (João) 1927, p. 20.

Dans le chapitre qu'il intitule «Sémantique», et qui ne diffère pas des autres qui sont également des commentaires sur l'origine ou la transformation des noms et des expressions, il fait, au début, un petit commentaire théorique. Il écrit:

«Les questions d'origine semblent moins intéressantes que celles de la métamorphose et du développement du sens des mots. Mais, comme l'observe Fritz Mauthner, il y a de formidables transformations, bien qu'insensibles, qui passent silencieusement sans qu'on y accorde la moindre attention, c'est pour cela que nous parlons de langage du moment (*Momentsprache*) présent et éphémère»¹⁵⁰.

Au Brésil, on emploie parfois le même mot – *lâmpada*¹⁵¹, du mot grec *lampa* – bien que l'objet soit très différent de ce qu'il était autrefois. D'autres fois on sent avec intensité la distance parcourue¹⁵².

Certaines explications nous paraissent fantaisistes, comme celle qu'il donne à propos de la nasale qui est telle parce qu'on nie avec le nez, organe de l'odorat, mais sensible aux contrariétés. Le refus exprime une répugnance et la répugnance se fait par un mouvement expiatoire, nasal¹⁵³. Cela n'empêche que pour en arriver il passe par des auteurs importants: H. Paul, F. Mauthner, L. Spitzer.

Il parle aussi de l'euphémisme, affirmant qu'on ne peut pas tout dire, d'après la bonne règle de l'éthique sociale. Il écrit que l'euphémisme est un des processus vitaux du langage. Et que l'ironie gâte le vocable¹⁵⁴.

Il évoque, dans ce chapitre, les différences d'usage entre les différents États du Brésil. Par exemple, le mot *pinta*¹⁵⁵, qui a un sens grossier dans certains États et pas dans d'autres¹⁵⁶. Ainsi, ses curiosités verbales montrent les origines, les usages, les transformations. L'auteur entre dans des considérations sur la littérature qui est aussi un lieu où se créent des possibilités pour la création des «franges» du sens des mots et des nouveaux usages¹⁵⁷. Il parle de la littérature sertaniste¹⁵⁸, de la littérature gauchesque¹⁵⁹ (chapitre dans lequel il développe de longs commentaires sur

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 22.

¹⁵¹ *Lâmpada* signifie 'ampoule' (*ibid.*, p. 23).

¹⁵² *Ibid.*, p. 22.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 25.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 28.

¹⁵⁵ Normalement 'grain de beauté', mais dans certains cas ce mot renvoie à l'organe sexuel féminin.

¹⁵⁶ Ribeiro (João) 1927, p. 30.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 89.

¹⁵⁸ Cet adjectif est dérivé de *sertão* 'zone géographique du nord-est du Brésil'.

¹⁵⁹ Ce mot renvoie à une région du sud du Brésil.

l'origine du mot *gaucho*¹⁶⁰). Les commentaires étymologiques sur *saudade*¹⁶¹ ou encore *lisonja*¹⁶², ainsi que bien d'autres, ne manquent pas¹⁶³.

Mais ce qui est peut-être le plus important dans ses *Curiosités verbales* et qu'il annonce dans la «Note finale», est ce qui vient ensuite: une longue polémique qu'il développe à propos de J. Leite de Vasconcellos, et qu'il intitule «Page oubliée» (1912)¹⁶⁴.

Dans sa note finale, il affirme que ses *Curiosités verbales* ont été glanées au fil de la lecture de grands auteurs comme H. Schuchardt, W. Meyer-Lübke, L. Spitzer, A. Meillet, F. Brunot, A. Castro, M. Pidal, H. Lang, C. Michaelis, et bien d'autres. Comme nous le voyons, il se situe parmi les comparatistes¹⁶⁵.

Sa «Page oubliée» [*Página esquecida*] est un article de critique qu'il ajoute à la fin de son livre, sur les *Leçons de philologie portugaise* (1911) de Leite de Vasconcellos¹⁶⁶. Il révèle une relation peu amicale avec ce dernier, et, plus encore, une relation intellectuelle faite de profondes discordances¹⁶⁷. Mais il est intéressant d'observer qu'il s'agit d'un Portugais.

Il dit que le titre n'est pas adéquat et que son style est «hirsute, son langage technique plein d'aspérités rébarbatives, tout entremêlé de signes algébriques (vice allemand d'écrivains de moindre importance, mais très généralisé parmi ses disciples et imitateurs latins)...»¹⁶⁸.

Le premier point de discordance est le verbe *devenir* ou *devir* qui, selon lui, n'a jamais existé en portugais¹⁶⁹ et que Leite de Vasconcellos croit avoir trouvé dans le testament d'Alphonse VI («si au temps de ma mort mon fils ou ma fille qui devient à régner n'est pas [...]»¹⁷⁰). Pour Ribeiro, le verbe dans ce cas est *devoir* et non *devenir*. Et il poursuit en montrant

¹⁶⁰ 'L'habitant du Rio Grande du Sud' (Ribeiro [João] 1927, p. 142).

¹⁶¹ Ce mot renvoie à un sentiment plus ou moins mélancolique d'incomplétude, lié à l'absence de quelqu'un ou de quelque chose. Le terme n'a pas réellement de traduction, bien qu'on puisse le rapprocher de la nostalgie (*ibid.*, p. 197).

¹⁶² 'Flagornerie', 'adulation servile' (*ibid.*, p. 193).

¹⁶³ Dans son livre *Curiosités verbales*, de la page 12 jusqu'à la page 197, nous assistons à un défilé de commentaires sur des mots brésiliens: ce sont des commentaires étymologiques, grammaticaux, sémantiques, des commentaires sur l'analogie, sur l'allotropie, sur les onomatopées, etc.

¹⁶⁴ Ribeiro (João) 1927, p. 204.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 202.

¹⁶⁶ «Página esquecida» date de 1912. Elle apparaît comme le chapitre final (note finale) du livre *Curiosités verbales* (*ibid.*, p. 206 et suiv.). Le livre du philologue portugais J. Leite de Vasconcelos *Leçons de philologie portugaise* [*Lições de filologia portuguesa*], publié en 1911 (Leite de Vasconcelos 1911), surtout dans sa deuxième édition (1926), contient des références critiques à João Ribeiro – auteur des articles sur la langue publiés dans des journaux. D'ailleurs, ce sont plusieurs de ces articles qui ont été réunis dans son livre *Curiosidades verbales*. Il y a donc eu une polémique entre ces deux auteurs et «Page oubliée» est un des textes reflétant cette polémique.

¹⁶⁷ Ribeiro (João) 1927, p. 202-203.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 204.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 205-206.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 206-208.

d'autres erreurs d'interprétation de la part de Leite de Vasconcellos sur le même testament (*solten / separem* pour *solver* 'quitter')¹⁷¹.

Ce qui nous intéresse ici, c'est de souligner cette dispute à propos de la connaissance de la langue entre un Portugais et un Brésilien. C'est la connaissance de l'histoire de la langue qui est en jeu. Avec l'argument que la langue est nôtre, la langue nationale. Une autre affirmation étaye notre opinion. Ribeiro dit:

«L. de Vasconcellos adopte une opinion connue et généralisée parmi les philologues étrangers qui, bien qu'ils connaissent gravement les questions historiques et étymologiques, sont néanmoins, et ce n'est pas rare, absolument incapables de percevoir le sens intime et idiomatique de *notre* langue»¹⁷².

Ribeiro poursuit, s'écartant de Leite de Vasconcellos pour ses interprétations des chansonniers de G. Vicente ou d'auteurs portugais anciens¹⁷³. Et à un moment donné, il écrit: «Je fais ici référence à l'opinion de ces philologues qui soutiennent que la forme périphrastique "*foi amar*" – est identique à "*amou*" 'il / elle a aimé'. Le professeur Leite de Vasconcellos, qui connaît sa langue maternelle, répète cette absurdité»¹⁷⁴. Nous voyons à nouveau l'auteur corriger, depuis sa position de Brésilien, l'auteur portugais par rapport à sa langue maternelle.

CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES

La première chose à remarquer est que, à côté de la production de grammaires, nos auteurs se sont aussi résolument consacrés à la production d'autres formes d'écrits, comme les essais, les brochures, les curiosités, les difficultés de la langue, etc. Ces écrits ont pour nous autant d'importance que les grammaires. Ils font partie d'un processus discursif plus large qui a à voir, dans les pays colonisés, avec le rapport des locuteurs à leur langue, et avec la visibilité et la légitimité de cette dernière dans sa forme matérielle.

En ce qui concerne plus spécifiquement la question du Brésil, nous aimerions rappeler quelques suppositions que nous avons faites dans d'autres travaux¹⁷⁵. Nous considérons l'hétérogénéité linguistique dans le sens où elle joue dans «notre» langue avec un faux fond, dans lequel le «même» abrite néanmoins un «autre», un «différent» historique qui le constitue, bien que dans l'apparence du même: le portugais et le brésilien se recouvrent comme si c'était la même langue, ce n'est pas le cas cependant.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 207.

¹⁷² *Ibid.*, p. 219; nous soulignons.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 221.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 219.

¹⁷⁵ Orlandi 2002 et 1993.

Les deux langues produisent des discours différents, elles signifient différemment. Parce qu'elles s'historicisent différemment. La langue brésilienne signifie dans une filiation de mémoire différente: ce sont deux histoires dans leur rapport à la langue portugaise, celle du Portugal, et celle du Brésil. La langue brésilienne signifie dans une filiation de mémoire hétérogène. La relation de colonisation est un «événement discursif»¹⁷⁶, comme l'est aussi la proclamation de l'Indépendance. En partant de l'idée d'événement discursif, mais en pensant à la question de cette langue telle qu'elle apparaît au Brésil, comme un *événement linguistique*, nous entendons par là que la relation de colonisation produit un clivage – une disjonction obligée – qui affecte la matérialité de la langue brésilienne. C'est une marque de naissance qui est travaillée de manières diverses et variées tout au long de son histoire. Cette histoire de l'identité de la langue nationale s'allongera ainsi au moyen d'événements multiples tels qu'accords, fondations d'académies, règlements scolaires et autres. Mais une des pratiques les plus efficaces de cette histoire est la production de textes comme ceux que nous avons vus: grammaires (où apparaissent toujours des «brésilianismes») et des ouvrages tels les textes *Langue nationale* et *Curiosités verbales*, de João Ribeiro, ou alors *Difficultés de la langue portugaise* [*Dificuldades da Língua Portuguesa*] de S. Ali¹⁷⁷. Ce sont des écrits dans lesquels la forme de la langue et la production d'une connaissance s'articulent en vue d'une même fin: celle de légitimer la différence, d'établir la visibilité du changement. C'est une tentative de théoriser ce qui établit la distance entre une langue et une autre. Dans le cas du Brésil, dans la situation d'un pays qui a subi le processus de colonisation de sa langue et qui a dû produire le processus de sa décolonisation¹⁷⁸.

Pacheco da Silva dans sa grammaire, comme nous l'avons vu, suit les modèles de ce qui se dit dans les grammaires historiques en général, toutefois, lorsqu'il parle de «dialectes», il dira qu'il n'y a nulle différence entre dialecte et langue. Il reconnaît ainsi une langue dans le «dialecte» brésilien. En parlant de «vices» de langage, il fait référence à des faits linguistiques qui distinguent l'usage populaire de la langue savante au Brésil (par exemple, dans le langage populaire, [l] et [r] étant les allophones d'un même phonème). Pour définir le «brésilianisme», il dira:

«À ces particularités du langage, à ces biais dus à l'action du climat (le plus puissant des éléments du milieu), à l'influence des Indiens, aux nouveaux usages et moyens de vie, nous donnons le nom de *brésilianismes*, dont l'enjeu caractéristique consiste à donner à des mots connus des sens différents»¹⁷⁹.

¹⁷⁶ Guilhaumou 1989.

¹⁷⁷ Ali 1908.

¹⁷⁸ Orlandi 2009.

¹⁷⁹ Pacheco da Silva 1878, p. 141.

Ce qui nous rappelle l'usage que fait Ribeiro dans ses *Curiosités verbales* de la notion de «frange». Pacheco da Silva poursuit en argumentant en faveur de la nécessité de la langue patrie et de l'enseignement et dit que la langue ne se fixe pas, les langues «sont des fleuves qui tendent toujours à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice»¹⁸⁰. Voilà de nouveau l'éloge de la différence, de la distance.

Bien que, par l'exposé méthodique (dans les grammaires) ou par des commentaires documentés (dans divers écrits), les différences entre les langues apparaissent, il est toutefois difficile d'y reconnaître, théoriquement, le statut de changement. Notre position est qu'il faut déplacer la notion de changement telle qu'elle se caractérise dans les théories du XIX^{ème} siècle ou même du XX^{ème} siècle.

Au début de ce travail, nous avons montré que le traitement fait par les comparatistes ou par la sociolinguistique est insuffisant pour donner de la visibilité à ce qui se passe dans les langues qui subissent le processus de colonisation parce que dans ces théories le sens de «changement» est autre.

La façon dont, au Brésil, nous voyons les discussions sur la place de la grammaire historique dans l'enseignement de la langue, est symptomatique. Tout comme est symptomatique le silence sur la place du latin dans l'enseignement de la grammaire historique au Brésil.

Pacheco da Silva critique le peu d'intérêt des Brésiliens pour l'enseignement de leur langue maternelle (il met en exergue la nécessité d'une instruction nationale) et fait l'éloge de l'enseignement de la philologie portugaise, en bannissant des salles de classe certaines grammaires dont l'adoption s'explique par l'amour des doctrines anciennes, et il évoque l'importance de l'enseignement de la langue patrie («plus que tout» la «langue patrie»¹⁸¹).

João Ribeiro, comme nous l'avons vu, parle de sa grammaire destinée au cours supérieur comme d'une grammaire qui n'est pas une grammaire historique, mais une grammaire inspirée du projet d'A. Bain, «dans la méthode historique comparative, avec la modération qui l'a rendue presque populaire dans l'enseignement secondaire au Brésil»¹⁸². Ainsi, la modération est nécessaire. Si nous prenons E.C. Pereira (1907), nous pouvons lire:

«[...] pour satisfaire aux exigences de l'enseignement explicatif [“expositif”. – E.O.], il suffit de suivre l'opinion qui fait autorité, celle de Brachet, c'est-à-dire qu'il suffit d'administrer la dose d'histoire accessible à l'élève, suffisant à la claire intelligence des phénomènes actuels...»¹⁸³

Selon lui, la grammaire historique ne doit venir ni avant, ni au milieu, mais à côté de et après la grammaire explicative. Pour ne pas semer, par

¹⁸⁰ Pacheco da Silva, Lameira de Andrade 1887, p. 6; cf. aussi la note 40.

¹⁸¹ Pacheco da Silva 1878, p. XXV.

¹⁸² Ribeiro (João) 1887 [1933, p. 6].

¹⁸³ Pereira 1907, p. 9.

l'«interruption dans l'exposition didactique le découragement et la confusion dans l'esprit de l'élève»¹⁸⁴. L'auteur ne parle quasiment pas de l'enseignement du latin. Pour nous, ce silence sur le latin, sur sa place par rapport à l'enseignement de la grammaire historique est également symptomatique.

Dans le cas du portugais ou des langues latines européennes en général, il s'agit du changement interne des formes du latin, alors qu'au Brésil le changement qui se produit fait intervenir davantage que des différences internes de formes entre le latin et les langues romanes. Dans le cas de l'Europe, pour ce qui est de la référence au latin, lorsqu'on parle des familles de langues, le jeu interne des changements apparaît comme la division d'un même. Quand on pense une langue dans le processus de colonisation, nous ne sommes plus dans cet univers d'explication. Il ne suffit pas de penser la division du même, parce qu'intervient ici la différence: un autre espace-temps, d'autres langues en jeu dans le processus de changement.

Nous pouvons apprécier cette distinction en prenant un auteur comme M. Bréal et son article «Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique»¹⁸⁵. Il évoque la nécessité de penser de quelle manière la grammaire comparée doit être introduite dans les lycées. Pour ce faire, il la situe par rapport à l'enseignement classique. Il évoque le grec et le latin et s'attarde sur le rapport de l'enfant au latin. Il dit: «Il faut que les formes latines lui deviennent aussi familières que les propres mots et les propres formes de la langue maternelle»¹⁸⁶. Après avoir fait l'éloge de l'apprentissage du latin et du grec, l'auteur dira que «notre grammaire est inexplicable sans le secours du latin»¹⁸⁷.

Dans notre cas, tout se passe de manière différente.

La discursivité sur l'apprentissage de la langue parlée au Brésil passe par une autre histoire qui n'est pas seulement celle de l'histoire européenne. C'est pour cela qu'une œuvre comme la *Langue nationale* de Ribeiro acquiert un sens fondamental pour la question de la connaissance de la langue, la nôtre, la langue brésilienne. Son œuvre cesse d'être comme il dit une collection de «notes profitables» pour devenir le principe d'une méthode, une suggestion de théorisation. D'où, à notre avis, la place, l'importance de la langue nationale (ou chez Pacheco da Silva de la langue patrie, tant de fois répétée) pour les pays de colonisation. Ce qui n'a pas le même sens pour les pays colonisateurs. De même que la manière dont nous considérons la notion de langue maternelle est, elle aussi, différente.

L'œuvre *Curiosités verbales* est un travail historique qui construit une méthode pour donner de la visibilité à ces déplacements qui apparaissent dans le jeu des sens. Ce livre, tout comme *Langue nationale*, remplit la fonction d'apporter à la théorie une notion fondamentale en ce qui concerne

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Bréal 1877.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 324.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 325.

la possibilité de penser ce qu'est le changement, ce qu'est la différence quand nous, les Brésiliens, pensons notre langue. La notion de langue nationale cesse d'être seulement une «notion», elle est le fondement d'une analyse qui nous permet de travailler sur l'histoire, sur la différence, sur le changement. La manière dont il présente les curiosités verbales de la langue que nous parlons au Brésil (introduisant des commentaires, des descriptions, des analyses qui montrent comment des langues et des sens différents se regroupent dans la formation des mots, des expressions, des proverbes et des devinettes) joue un rôle identique: celui de nous indiquer un chemin théorique.

Nous n'avons pas de théorie du changement qui nous soit utile pour parler méthodiquement de la différence qui constitue un changement par rapport au portugais du Portugal. Mais les «[N]otes profitables» de Ribeiro, dans la textualisation que nous apporte aussi Pacheco da Silva avec son insistance sur la langue patrie et sur l'indistinction entre dialecte et langue, sont un effet métaphorique (dérive, déplacement, transfert, comme le définit M. Pêcheux¹⁸⁸) qui fonctionne comme une attestation-description de faits en situation de changement. Dans cette mesure, c'est la langue du Brésil et non du Portugal, parce qu'elle est appelée langue nationale.

Bref, nos auteurs brésiliens, bien qu'ils répètent souvent des formulations de la tradition historique, introduisent quelques éléments qui annoncent un principe de déplacement dans le concept de changement qui vient de la tradition comparatiste et qui s'étend avec quelques différences dans la sociolinguistique. Chez Pacheco da Silva, la façon de considérer le dialecte comme une langue est certainement un de ces lieux théoriques. En argumentant en faveur de la nécessité de la langue patrie et de l'enseignement, il dit que la langue ne se fixe pas, en comparant les langues (cf. la citation ci-dessus) à des fleuves qui tendent à grossir à mesure qu'ils s'éloignent de la matrice¹⁸⁹. Voilà l'éloge de la différence, de la distance, du changement. Chez João Ribeiro, il y a beaucoup d'éléments qui indiquent ce déplacement.

Un facteur fondamental est que, dans sa grammaire, il indique le fait que l'existence d'instruments de réflexion sur la langue interfère dans son évolution. Dans la préface de sa *Langue nationale*, il dit déjà que «parler différemment n'est pas parler de façon incorrecte»¹⁹⁰. Commence donc à apparaître la notion de différence au sens de changement. Et selon nous, voilà la façon fondamentale de considérer le rapport entre les langues qui sépare théoriquement les colonisés et les colonisateurs: la notion est celle de différence et non celle de changement; il n'y a pas de phénomène bon ou mauvais en science, dit Ribeiro¹⁹¹. Différence et légitimité sont donc ici affirmées (vices, curiosités, difficultés).

¹⁸⁸ Pêcheux 1990a, p. 53.

¹⁸⁹ Cf. la note 40.

¹⁹⁰ Ribeiro (João) 1921 [1933, p. 8].

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 10.

S'inspirant de R. Hughes, Ribeiro introduit la notion de langue d'État comme un élément théorique de définition de la différence (changement) entre les langues. Il commence alors à analyser les «brésilianismes» (un grand nombre), ce qui consiste en une étude philologique du lexique ainsi que des proverbes de notre langue. Dans les *Curiosités verbales*, il met en relief la sémantique et fait une étude philologique des brésilianismes en avançant, pour étayer ses observations, la notion de «frange» (W. James), ce qui nous conduit à tenir compte de la polysémie. Dans ce livre, il montre les origines, les usages, les transformations d'un très grand nombre de faits de langage courants au Brésil.

Bref, il nous semble qu'ici sont inscrits des éléments théoriques – et non une théorie déjà formulée – nécessaires à la compréhension de ce que devient la langue dans le processus de colonisation: le processus de différenciation que nous appelons actuellement *processus de dé-colonisation*, autant de la langue que de la théorie¹⁹². Processus où apparaissent des re-définitions de ce qu'est la langue, des éléments de la mémoire (aux filiations hétérogènes), la polysémie comme référence aux différences.

Ceci nous amène à introduire dans notre réflexion, pour terminer, ce que dit S. Rolnik lorsqu'elle recourt à la physique pour expliquer des phénomènes de la subjectivité. Il s'agit du rapport entre l'ordre et le chaos¹⁹³. Chez M. Pêcheux, ce serait le rapport entre ce qui est logiquement stable et ce qui est sujet à équivoque.

«Dans la physique classique, on comprenait le monde, ainsi que les corps qui le composent, comme une espèce d'horloge, fonctionnant avec régularité à travers un mécanisme stable. Ordre et équilibre étaient vécus et compris comme synonymes. Au XIX^{ème} siècle, avec la thermodynamique, l'ordre et l'équilibre cessent d'être considérés comme synonymes; on se met à reconnaître que le monde n'est pas stable, qu'il n'est pas égal à lui-même. [...]. Cependant, dans ce modèle, on comprend l'instabilité inhérente au monde comme un processus irréversible de destruction (la mort thermique, selon la loi de l'entropie). En d'autres termes, au XIX^{ème} siècle, [...] l'ordre est encore le paramètre. Dans la physique contemporaine, on ne place déjà plus l'ordre et la stabilité associés à l'équilibre d'un côté, et la turbulence et le chaos associés au *déséquilibre* (destruction / déclin?) de l'autre. [...]. C'est-à-dire qu'on ne comprend plus le chaos, la dissipation d'un ordre, comme le négatif de cet ordre, mais bel et bien comme une dimension dans laquelle s'engendre la processualité du monde: le mouvement permanent de la décomposition d'ordres en vigueur et la décomposition d'ordres nouveaux dans des directions multiples, imprévisibles. Autrement dit, aujourd'hui l'ordre (variation et changement? – dirais-je) cesse d'être le paramètre. [...] Il y a toujours de l'ordre et du chaos en même temps: du chaos naissent sans cesse de nouveaux ordres, la processualité est inhérente à l'ordre»¹⁹⁴.

¹⁹² Orlandi 2009, p. 171.

¹⁹³ Rolnik 1992.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 33, 42.

Nous voyons ici la possibilité de penser le changement différemment.

Ici se consolide la position qui est celle de l'analyse du discours et qui nous permet de lire de façon différente cette histoire écrite par nos auteurs: le processus, le mouvement, les formes matérielles, le fonctionnement, l'incomplétude. Et, dans ce que nous avons développé, la non séparation, mais la tension constitutive entre paraphrase et polysémie. Si nous revenons à présent au résultat de ce que nous avons lu dans les textes de ces auteurs brésiliens, nous pouvons reconnaître l'effort théorique qu'ils ont effectué, par rapport à l'insuffisance de la notion de «changement» telle qu'elle se présente, en se libérant de notions comme celles de «vices» de langage, d'«erreurs», de faits «non légitimes», et leur apport aux concepts de langue et de différence, dans le déplacement du sens même de «brésilianismes». Le brésilianisme, dans ce cas, c'est la langue nationale même, la langue brésilienne, dans sa matérialité linguistico-historique.

© Eni Orlandi

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALI Said, 1908: *Dificuldades da Língua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Acadêmica. [Difficultés de la langue portugaise]
- AUROUX Sylvain, ORLANDI Eni P., MAZIÈRE Francine, 1998: «Introduction», in Auroux S., Orlandi E.P., Mazière F. (éds), *L'hyperlangue brésilienne (Langages, 1998, № 130)*, p. 3-7.
- BLUTEAU Rafael, 1712: *Vocabulario Portuguez e Latino*. Lisboa: Colégio das Artes da Companhia de Jesus. [Vocabulaire portugais et latin]
- , 1756: *Diccionario Poetico para uso dos que principião a exercitarssse na Poesia Portuguesa*. Lisboa: Off. Patriarcal de Francisco Luiz Amaro. [Dictionnaire poétique à l'usage des débutants dans l'exercice de la poésie portugaise]
- , 1786: *Secretario Portuguez ou methodo de escrever cartas*. Lisboa: Oficio de Antonio Gomes. [Le secrétaire portugais, ou méthode pour écrire des lettres]
- BRÉAL Michel, 1877: «Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique», in Bréal M. *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*. Paris: Librairie Hachette et C^{ie}, p. 323-345.
- DUCROT Oswald, TODOROV Tzvetan, 1972: *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil.
- FREIRE Francisco José, 1842: *Reflexões sobre a Língua Portuguesa*. Lisboa: Typ. Soc. Propagadora de Conhecimentos Uteis. [Réflexions sur la langue portugaise]
- GOMES Alfredo, 1887 [1920]: *Grammatica Portuguesa*. São Paulo: Livraria Francisco Alves, 1920 (12^{ème} éd.). [Grammaire portugaise]
- GUILHAUMOU Jacques, 1989: *La langue politique et la Révolution française*. Paris: Meridiens, Klincksieck.
- LEITE DE VASCONCELOS José, 1911: *Lições de filologia portuguesa*. Lisboa: A. M. Teixeira (2^{ème} éd., 1926). [Leçons de philologie portugaise]
- MELLO da FONSECA Antonio de, 1710: *Antídoto da Língua Portuguesa*. Amsterdam: Casa de Miguel Diaz. [Antidote de langue portugaise]
- MORAES Antonio de, 1789: *Diccionario da Língua Portuguesa*. Lisboa: Typographia Lacerdina (2^{ème} éd., 1813). [Dictionnaire de la langue portugaise]

- , 1802 [1806]: *Epitome de Grammatica da Lingua Portuguesa*. Lisboa: Off. De Simão Thaddeo Ferreira, 1806. [Abrégé de grammaire de la langue portugaise]
- ORLANDI Eni, 1993: «A Língua Brasileira», *Boletim* (ABRALIN, São Paulo), 1993, № 14, p. 41-52. [La langue brésilienne]
- , 2002: *Língua e Conhecimento Linguístico*. São Paulo: Cortez. [Langue et connaissance linguistique]
- , 2009: *Língua Brasileira e Outras Histórias*. Campinas: RG editora. [Langue brésilienne et autres histoires]
- PACHECO da SILVA Junior, Manuel, 1878: *Grammatica Historica da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Typ. A vapor de M. Hezlett. [Grammaire historique de la langue portugaise]
- PACHECO da SILVA Junior, Manuel, LAMEIRA de ANDRADE Pedro, 1887: *Grammatica da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Francisco Alves. M. [Grammaire de la langue portugaise]
- PAIVA Manoel José, 1759: *Enfermidades da lingua e arte em que se ensina a emudecer para o melhorar*. Lisboa: Monteiro. [Maladies de la langue et art où l'on enseigne de se taire pour l'améliorer]
- PÊCHEUX Michel, 1982: «Délimitations, retournements, déplacements», *L'homme et la société*, 1982, № 63/64, p. 53-69.
- , 1990a: *Discurso: estrutura ou acontecimento?* Campinas: Pontes. [Le discours: structure ou événement?]
- , 1990b: «Le discours: structure ou événement?», in Maldidier D. (éd.), *L'inquiétude du discours – textes de Michel Pêcheux*. Paris: Cendres, p. 303-323.
- PEREIRA Eduardo Carlos, 1907: *Grammatica Expositiva (curso superior)*. São Paulo: Nacional. [Grammaire explicative (cours supérieur)]
- RIBEIRO João Ribeiro, 1887 [1889]: *Grammatica Portuguesa*. Rio de Janeiro: Livraria Classica de Alves e C., 1889 (3^{ème} éd.). [Grammaire portugaise]
- , 1887 [1933]: *Grammatica Portuguesa: curso superior*. Rio de Janeiro: Francisco Alves, 1933 (22^{ème} éd.). [Grammaire portugaise: cours supérieur]
- , 1921: *A Língua Nacional*. Rio de Janeiro: Monteiro Lobato e Cia. [La langue nationale]
- , 1921 [1933]: *Língua Nacional: notas aproveitáveis*. São Paulo: Cia Editora Nacional, 1933. [Langue nationale: notes profitables]
- , 1927: *Curiosidades Verbaes (Estudos applicaveis a língua nacional)*. Rio de Janeiro: Weiszflog Irmãos, SCP, e São Paulo: Cia Melhoramentos. [Curiosités verbales (études applicables à la langue nationale)]
- RIBEIRO Júlio, 1881: *Grammatica Portuguesa*. São Paulo: Jorge Seckler. [Grammaire portugaise]
- ROLNIK Suely, 1992: «À sombra da cidadania: alteridade, homem da ética e reinvenção da democracia», *Boletim de Novidades* (Pulsional, Centro de Psicanálise), 1992, Ano V, № 41, p. 33-42. [À l'ombre de la

citoyenneté: altérité, l'homme d'éthique et la réinvention de la démocratie]

- TARALLO Fernando, 1990: *Tempos linguísticos – itinerário histórico da língua portuguesa*. São Paulo: Ática. [Temps linguistiques – itinéraire historique de la langue portugaise]
- WEINREICH Uriel, LABOV William, HERZOG Marvin, 1968: «Empirical Foundations for a Theory of Language Change», in Lehmann W.P., Malkiel Y. (eds.), *Directions for Historical Linguistics*. Austin: University of Texas Press, p. 95-188. (Traduction brésilienne de M. Bagno, avec l'Introduction de C.A. Faraco: *Fundamentos para uma teoria da mudança lingüística*. São Paulo: Parábola, 2006.)